

CHANSON

84

A close-up portrait of Michel Jonasz, a man with dark, curly hair and a slight stubble, looking directly at the camera with a neutral expression. He is wearing a blue patterned shirt. The background is dark and out of focus.

**MICHEL
JONASZ**

Un descendant d'Attila?

DIANE DUFRESNE

La vie en rose

JOHNNY HALLYDAY au Zénith

Johnny au Zénith, première semaine. Les gens qui sont là ce soir ont loué leur place depuis huit mois. Délire. Intro dramatique. Apparition des musiciens, fumée. Des hommes noirs occupent la scène. Un poing géant couleure lamé doré s'avance lentement au-dessus des premiers rangs, pivote, s'ouvre sur... la star en habit de lumière. Coupez. Johnny à genoux, un simple spot, son visage est dans l'ombre. « Qu'il soit bien entendu que la chanson qui va suivre ne sera jamais chantée aussi extraordinairement que par celui qui fut son premier interprète... » : *Ne me quitte pas*. Sans faute. Coupez. Un gigantesque cœur rose fuchsia s'entrouvre sur Johnny sixties, costume lamé, chemise bonbon. Pot pourri de ce vieux rock'n roll. Coupez. Des guitaristes survolent la salle. Coupez. Johnny s'enfuit en cuir sur une moto dont les gaz d'échappement sont des paillettes multicolores. Coupez. Il est assez rare qu'une scène soit traitée avec la considération qu'on accorde d'habitude aux écrans de cinéma. C'est pourtant le cas du spectacle de Johnny Hallyday. Grâce à Hilton Mac Conico dont la mise en scène est conçue image par image. Grâce à l'idole aussi, que le temps, Hilton et cet ennui à la hanche ont découragé d'en faire les kilos habituels. Sans doute Godard lui a-t-il fait comprendre que sa présence seule est suffisamment étonnante d'animalité. Sans doute est-il vraiment devenu star. Le jeu de jambes est toujours là et cette voix qui dit calmement à la salle et comme négligemment « tout le monde debout ». Et tout le monde d'obéir comme un seul homme. Avec dans les yeux les étoiles des 4000 spots conçus comme autant de rideaux de scène. Un feu d'artifice qu'on n'est pas prêt de revoir. Une heure et quart + une heure et quart de bonheur esthétique et sensuel. Sans faute. Quand une mise en scène, des lumières et le rock'n roll rencontrent un bel animal. Et d'une idole font une star. □ S.C.

LÉO FERRÉ à l'Olympia

« Il n'y a plus rien... » Plus rien à dire quand les mots de Ferré vous ont ébloui pendant trois heures. Plus rien à voir quand on a cueilli son regard, ses gestes, en particulier lors de la chanson *Pépé*... Le programme était quasiment identique à celui de Balard en décembre dernier, ou celui des Champs Elysées ce printemps. Pourtant, ce fut différent. Oui Ferré raconte les mêmes histoires (P 38, l'enfance, la couleur mauve...). Mais voilà, certains radotent, d'autres recréent quelque chose à chaque fois. Avec lui, c'est tou-



Gilles Bascop

jours « neuf ». Comment se sentir rassasié par ses textes qu'on a toujours l'impression de découvrir ? Comment être lassé par cette musique qui vous éblouit toujours ? Qui d'autre que lui fait perdre à ce point toute banalité aux mots et aux idées ? Révolte, violence, fraternité, tristesse... La puissance de la fragilité... On ressort un peu hagard, l'estomac plutôt noué. L'envie de revoir ce vieux lion au plus vite. Et si vous trouvez que tout ceci est un peu trop inconditionnel, vous aurez entièrement raison. Ferré, sans la passion, ce n'est pas tout à fait Ferré. □ C.M.

TELEPHONE au Zénith

Retrouvailles bruyantes et joyeuses du premier groupe de rock français avec son public.

Un public en délire face à des musiciens comme assagis et sereins. Propres sur eux, contents, ils ont chacun leur petite manie scénique qui les rend attachants : Kolinka jongle avec ses baguettes, Bertignac saute comme Pete Townshend, Corine marche le long de la scène en marquant le rythme. Ils ont l'air bien ensemble, et ils n'en font jamais trop. Ce sont de vrais professionnels. Dommage que le contact verbal avec le public soit limité au strict minimum : Aubert annonce les titres des chansons. Dommage aussi que le son ait souvent empêché de comprendre les paroles de ces chansons. Mais quand arrive la sensibilité de *Cendrillon*, de *La bombe humaine*, de *New York avec toi*, soudain un certain vernis craque, la chaleur est là, énorme, jusqu'à la fin du concert. Les éclairages jouent sur un décor naïf et chic : une



Fabrice Pâraut



énorme Terre et des nuages suspendus aux cintres, des tentures bleu et ocre, des fenêtres lumineuses reprenant les dessins de la pochette d'*Un autre monde*, rampes lumineuses et lumière violette pour *Electric Cité*. Dans leurs nouveaux titres, qu'ils chantent tous, comme dans les anciens, toujours un rock à la fois moderne et sans concession à la tradition – comprenez : les Stones. Pour les rappels, Aubert n'a plus de voix, et il donne encore. Bien que ces quatre, sur scène, se rapprochent rarement les uns des autres, la force qui les unit est presque tangible. Quant à leur rock et à leurs textes, ils sont simplement forts, nets, beaux et adolescents. Conclusion : si vous aimez le rock, allez voir Téléphone. Et si vous n'aimez pas le rock, allez voir Téléphone □ L.L.

Francis Verhel